

*Réponse de P. de Ronsard aux injures et calomnies
de je ne sais quels prédicantereaux et ministreaux
de Genève.*

... M'éveillant au matin, devant que faire rien,
J'invoque l'Éternel, le père de tout bien,
Le priant humblement de me donner sa grâce,
Et que le jour naissant sans l'offenser se passe;
Qu'il chasse toute secte et toute erreur de moi,
Qu'il me veuille garder en ma première foi,
Sans entreprendre rien qui blesse ma province,
Très humble observateur des lois et de mon Prince.

Après je sors du lit, et, quand je suis vêtu,
Je me range à l'étude et apprends la vertu,
Composant et lisant suivant ma destinée,
Qui s'est dès mon enfance aux Muses enclinée;
Quatre ou cinq heures seul je m'arrête enfermé;
Puis, sentant mon esprit de trop lire assommé,
J'abandonne le livre et m'en vais à l'église;
Au retour, pour plaisir, une heure je devise;
De là je viens dîner, faisant sobre repas,
Je rends grâces à Dieu; au reste je m'ébats.

Car, si l'après-dînée est plaisante et sereine,
Je m'en vais promener tantôt parmi la plaine,
Tantôt en un village, et tantôt en un bois,
Et tantôt par les lieux solitaires et cois :
J'aime fort les jardins qui sentent le sauvage,
J'aime le flot de l'eau qui gazouille au rivage.

Là, devisant sur l'herbe avec un mien ami,
Je me suis par les fleurs bien souvent endormi
A l'ombrage d'un saule, ou, lisant dans un livre,
J'ai cherché le moyen de me faire revivre,
Tout pur d'ambition et des soucis cuisants,

Misérables bourreaux d'un tas de médisants
Qui font, comme ravis, les prophètes en France,
Pipant les grands seigneurs d'une belle apparence.

Mais quand le ciel est triste et tout noir d'épaisseur,
Et qu'il ne fait aux champs ni plaisant ni bien seur,
Je cherche compagnie, ou je joue à la prime,
Je voltige ou je saute, ou je lutte ou j'escrime,
Je dis le mot pour rire, et à la vérité
Je ne loge chez moi trop de sévérité.

Puis, quand la nuit brunette a rangé les étoiles,
Encourtinant le ciel et la terre de voiles,
Sans souci je me couche, et là, levant les yeux
Et la bouche et le cœur vers la voûte des cieux,
Je fais mon oraison, priant la Bonté haute
De vouloir pardonner doucement à ma faute...

Sonnets pour Hélène

Te regardant assise auprès de ta cousine,
Belle comme une Aurore, et toi comme un Soleil,
Je pensai voir deux fleurs d'un même teint pareil,
Croissantes en beauté, l'une à l'autre voisine.

La chaste, sainte, belle et unique Angevine,
Vite comme un éclair sur moi jeta son œil.
Toi, comme paresseuse et pleine de sommeil,
D'un seul petit regard tu ne m'estimas digne.

Tu t'entretenais seule au visage abaissé,
Pensive toute à toi, n'aimant rien que toi-même,
Dédaignant un chacun d'un sourcil ramassé.

Comme une qui ne veut qu'on la cherche ou qu'on l'aime.
J'eus peur de ton silence et m'en allai tout blême,
Craignant que mon salut n'eût ton œil offensé.



Je plante en ta faveur cet arbre de Cybèle,
Ce pin, où tes honneurs se liront tous les jours :
J'ai gravé sur le tronc nos noms et nos amours,
Qui croîtront à l'envi de l'écorce nouvelle.

Faunes qui habitez ma terre paternelle,
Qui menez sur le Loir vos danses et vos tours,
Favorisez la plante et lui donnez secours,
Que l'Été ne la brûle, et l'Hiver ne la gèle.

Pasteur, qui conduiras en ce lieu ton troupeau,
Flageolant une Eglogue en ton tuyau d'aveine,
Attache tous les ans à cet arbre un tableau,

Qui témoigne aux passants mes amours et ma peine;
Puis l'arrosant de lait et du sang d'un agneau,
Dis : « Ce pin est sacré, c'est la plante d'Hélène. »



Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz chantant mes vers, en vous émerveillant :
« Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle. »

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aïlle réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre, et fantôme sans os
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos;
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Élégie contre les bûcherons de la forêt de Gâtine

Forêt, haute maison des oiseaux bocagers,
Plus le cerf solitaire et les chevreuils légers
Ne paîtront sous ton ombre, et ta verte crinière
Plus du soleil d'été ne rompra la lumière.
Plus l'amoureux pasteur sur un tronc adossé,
Enflant son flageolet à quatre trous percé,
Son mâtin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Janette;
Tout deviendra muet, Écho sera sans voix,
Tu deviendras campagne et, en lieu de tes bois,
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue.
Tu perdras ton silence, et, haletants d'effroi,
Ni Satyres, ni Pans ne viendront plus chez toi.

Adieu, vieille forêt, le jouet de Zéphire,
Où premier j'accordai les langues de ma lyre,
Où premier j'entendis les flèches résonner
D'Apollon, qui me vint tout le cœur étonner;
Où premier admirant la belle Calliope,
Je devins amoureux de sa neuvaine trope,
Quand sa main sur le front cent roses me jeta,
Et de son propre lait Euterpe m'allaita.
Adieu, vieille forêt, adieu, têtes sacrées,
De tableaux et de fleurs autrefois honorées,
Maintenant le dédain des passants altérés,
Qui brûlés en l'été des rayons éthérés,
Sans plus trouver le frais de tes douces verdure,
Accusent vos meurtriers, et leur disent injures.

Adieu, chênes, couronne aux vaillants citoyens,
 Arbres de Jupiter, germes Dodonéens,
 Qui premiers aux humains donnâtes à repaître,
 Peuples vraiment ingrats, qui n'ont su reconnaître
 Les biens reçus de vous, peuples vraiment grossiers,
 De massacrer ainsi nos pères nourriciers.

Que l'homme est malheureux qui au monde se fie!
 O dieux, que véritable est la philosophie,
 Qui dit que toute chose à la fin périra,
 Et qu'en changeant de forme une autre vêtira!
 De Tempé la vallée un jour sera montagne,
 Et la cime d'Athos une large campagne :
 Neptune quelquefois de blé sera couvert.
 La matière demeure et la forme se perd.

Sonnets posthumes

Je n'ai plus que les os, un squelette je semble,
 Décharné, dénervé, démusclé, dépulpé,
 Que le trait de la Mort sans pardon a frappé :
 Je n'ose voir mes bras que de peur je ne tremble.

Apollon et son fils, deux grands maîtres ensemble,
 Ne me sauraient guérir; leur métier m'a trompé,
 Adieu, plaisant Soleil! mon œil est étoupé,
 Mon corps s'en va descendre où tout se désassemble.

Quel ami me voyant à ce point dépouillé
 Ne remporte au logis un œil triste et mouillé,
 Me consolant au lit et me baisant la face,

En essuyant mes yeux par la Mort endormis?
 Adieu, chers compagnons, adieu, mes chers amis,
 Je m'en vais le premier vous préparer la place.



Il faut laisser maisons et vergers et jardins,
 Vaisselles et vaisseaux que l'artisan burine,
 Et chanter son obsèque en la façon du Cygne,
 Qui chante son trépas sur les bords Méandrins.

C'est fait, j'ai dévidé le cours de mes destins,
 J'ai vécu, j'ai rendu mon nom assez insigne,
 Ma plume vole au ciel pour être quelque signe,
 Loin des appas mondains qui trompent les plus fins.

Heureux qui ne fut onc, plus heureux qui retourne
 En rien, comme il était, plus heureux qui séjourne,
 D'homme, fait nouvel ange, auprès de Jésus-Christ,

Laissant pourrir çà-bas sa dépouille de boue,
 Dont le Sort, la Fortune, et le Destin se joue,
 Franc des liens du corps pour n'être qu'un esprit.